

ce qui est au-dessus de nos forces. Bien cultiver, cultiver proprement, c'est cultiver à profit, c'est améliorer son terrain.

Celui qui laisse les ronces croître dans son jardin, les chardons et le chiendent empiéter ses champs, les mares croupir dans ses prairies; celui qui s'obstine à laisser dépérir ses bâtisses et ses clôtures; celui qui a une terre sans fossés, qui néglige l'entretien de sa part de route et qui attend pour la réparer que le sol soit défoncé ou les menaces de l'inspecteur des routes; enfin qui néglige le soin de ses animaux pour se procurer du *bon temps*, qui en agit ainsi pour le plaisir de se promener, tout en se livrant à des dépenses extravagantes, celui-là, disons-nous, mettra du temps à remettre sa terre dans un état prospère.

Laboure, fume, sème, arrose, sarcole ton champ, puis lève les yeux au ciel, d'où ta moisson tombera, car c'est Dieu qui nous fournit l'abondance et nous accorde la prospérité. Dans une famille où l'esprit de Dieu règne, outre l'abondance des moissons dont Dieu la gratifie, s'y trouve la sincérité, l'union des cœurs, la douceur et la paix entre tous les membres qui composent cette famille chrétienne.

La vie d'un cultivateur serait douce et aisée, s'il évitait de se créer des besoins.

FIRMIN H. PROULX.

### NOS GRAVURES.

*Petite Suffolks.*—La sous race, si bien représentée par notre gravure est rare en Canada. Elle serait à notre avis d'une grande utilité comme croisement avec nos races canadiennes auxquelles elle donnerait de meilleures formes et une facilité plus grande d'engraissement. Ce qui distingue particulièrement cette sous-race, c'est l'absence presque complète de viandes de seconde qualité. La tête et les pattes surtout sont réduites à leur plus simple expression. Mais il est rare qu'elle atteigne 300 lbs de viande, tant elle est petite (p. 183).

*Cotswolds.*—Les nombreux types de cette belle race qui ont été représentés dans notre *Journal*, ne peuvent manquer de faire désirer à chacun de nos lecteurs la possession de quelques-uns de ces utiles animaux. Les avantages qu'ils offrent sur nos moutons ordinaires sont nombreux. D'un autre côté, il ne faut pas oublier qu'ils exigent de bons pâturages, pendant la belle saison, et des soins intelligents et constants pendant l'hiver. De plus, il est indispensable à toutes les races améliorées que la nourriture soit toujours saine, riche et abondante, si l'on veut en tirer quelques profits. Sans ces conditions, les animaux les plus soignés seront toujours plus rustiques que les races améliorées, et, s'ils ne payent pas grand chose pour les quelques soins qu'ils exigent, du moins sont-ils moins exposés à nous faire subir des pertes considérables qui suivent indubitablement le manque des soins nécessaires à toutes les races perfectionnées. Avons-nous besoin d'ajouter que, tout de même, nous recommandons fortement le perfectionnement des diverses races d'animaux domestiques à tous les cultivateurs dignes de ce nom (voir page 180).

*Grosses et petites volailles.*—Le contraste frappant illustré dans la gravure à la page 184 montre jusqu'à quel point on peut rechercher les extrêmes dans le perfectionnement de la même classe volatile. Ainsi, les uns veulent une volaille presque aussi grosse que la dinde, d'autres sont à la recherche de petits individus aussi économiques et utiles qu'ils sont mignons et gracieux. Ce n'est pas à nous de dire qu'elle race est préférable, puisque, selon les circonstances dans lesquelles on se trouve, chaque race a ses avantages et ses désavantages. C'est au cultivateur intelligent, qui réfléchit aux conditions dans lesquelles il est placé, à choisir, après un examen, les races qui lui conviennent le mieux. Cependant, et dans toutes les circonstances, il doit donner aux animaux qu'il possède tous les soins que ces animaux exigent. C'est à cette condition seulement qu'il en tirera un profit certain.

## DÉPARTEMENT VÉTÉRINAIRE

Dirigé par D. McEachran, F. C. R. M. V., et les Professeurs du Collège Vétérinaire, Montréal.

### Notre commerce de bestiaux.

L'importance toujours croissante de l'élevage des bestiaux et l'exportation considérable de ces animaux, font que ce genre de commerce doit attirer l'attention de nos cultivateurs d'abord, et ensuite de la législature. Il y va donc de l'intérêt du cultivateur de bien étudier cette question au point de vue de la reproduction. De son côté la législature doit s'efforcer, par de sages mesures, de prévenir le développement et l'importation des maladies contagieuses, dont l'absence constitue la meilleure protection de notre commerce de bestiaux.

De tous les bestiaux qui sont expédiés chaque semaine du port de Montréal, dix par cent au plus viennent de la Puisseance, et à peu près deux par cent de la province de Québec. Ces faits doivent surprendre beaucoup de personnes qui nous en demanderont la cause, en ajoutant que la province de Québec est réputée pour ses bons pâturages, ceux des townships de l'Est seuls pouvant nourrir des milliers d'animaux. Nous répondrons à cela, que l'éducation de nos cultivateurs a été trop négligée sur ce département, pourtant si profitable, de l'agriculture. On n'a pas assez attiré leur attention sur l'importance d'améliorer les races de bestiaux, et sur l'erreur qu'il y avait d'élever continuellement une race détériorée et amoindrie, issue des Jerseys et des Alderneys, originaires importées par Jacques-Cartier et ses successeurs; et la vache canadienne, ainsi qu'on l'appelle, n'est pas celle sur laquelle le commerçant d'animaux jette les yeux pour l'exporter en Europe comme viande de boucherie. On s'est trop occupé de la quantité de lait que pouvait fournir une vache, tandis qu'on laissait de côté les avantages de la grosseur et des dispositions à l'engrais. Il est vrai que si l'on compare les Etats de l'Ouest, ou même notre grand territoire du nord-ouest avec la province de Québec, cette dernière a à son désavantage le climat et la position géographique qui seront toujours des obstacles plus ou moins grands à la production des animaux de boucherie; cependant la proximité de la mer et les grandes facilités de transport que nous possédons, ainsi que les frais de commerce comparativement légers font un peu compensation et nous placent presque sur la même ligne que les autres pays, pour ce qui regarde les profits obtenus du commerce de bestiaux judicieusement conduit. A l'appui de ces avances nous referons nos lecteurs à un article sur l'élevage des bestiaux, écrit par le professeur Alvow, Est Hampton Mass, où il dit.

« Suivons un animal dans son voyage depuis le pâturage où il est né (les prairies) jusqu'au port de New-York ou de Liverpool.

« D'abord supposons que dans un des pâturages par excellence du Texas, nous choissions un bœuf qui est prêt à être livré à la boucherie, qui est âgé de quatre ans et d'une valeur de trois lous et douze schelins (£3 12s). Pour que cet animal vaille ce prix il faut qu'il soit de première classe, et plus que de qualité moyenne quant à la forme et à la qualité de la viande, et qu'il pèse mille livres. Partant dans le mois de mars et supposant qu'il voyage continuellement à travers d'abondantes prairies, cet animal arrivera au chemin de fer de Wechita, Kansas, durant le mois de mai, et aura augmenté du poids de 50 livres ou un peu plus. Les voyages et les dépenses de toutes sortes ajouteront certainement 12, s. à la valeur de l'animal, qui coûtera 4 guinées quand il sera arrivé à cette station du Kansas. De ce dernier endroit à Chicago, il coûtera \$2, s. de plus et son poids sera le même qu'au point de départ, c'est-à-dire mille livres, ou plutôt 960 livres. Arrivé à cet endroit il réalisera un denier et trois quarts la livre en bloc, soit £6 16s. à £7, donnant un profit de vingt par cent. Voilà donc notre animal vendu à Chicago pour £7; de là on le conduit au pâturage de l'Illinois d'où il revient à l'automne pesant 1150 livres, et se vend environ £10, ce qui est un assez joli profit, surtout si l'on considère que dans cet Etat, ceux qui font ce commerce expédient de cent à mille bêtes de bœuf par semaine.

« D'un autre côté, supposons que cet animal laisse Chicago